

QUOD VIDIT OBLIVERE

I

« Croyez-moi, cher monsieur, vous avez eu tort de venir ici. Je me doute que vous ne cherchiez qu'à vous rendre utile, qu'à savoir quelle est la vérité, en quelque sorte. Mais je ne pense pas qu'il soit sain pour vous de rester.

Lawrence dressa l'oreille, sortant de ses rêveries, et se tourna d'un air interrogateur vers son interlocuteur.

— Ne croyez pas que je veuille vous chasser, nuança sir Robley. Je ne reçois que rarement des visites dans ce domaine désolé, et c'est encore pire depuis notre... notre affaire, et je suis très heureux de pouvoir offrir le gîte et le couvert à un homme de valeur. Cependant inspecteur, je pense qu'il est des... des choses auxquelles il vaut mieux ne pas prêter plus d'attention que cela.

— Il s'agit d'un double meurtre, sir Robley. J'avoue ne pas vraiment vous suivre.

Le chevalier se mordit les lèvres, se trémoussant sur son fauteuil d'un air gêné.

— Hum, ce n'est pas ce que je voulais dire, évidemment. Je cherche juste à vous dire que... Seigneur, je crois que je ne peux pas le dire sans être ridicule.

— Vous m'intriguez... auriez-vous donc des informations sur ce qui s'est réellement passé ? demanda Lawrence, baissant d'un ton.

— Nous ne sommes pas à Londres, inspecteur. Il se passe des choses, qui, parfois... dépassent l'entendement commun. Et il vaut mieux les oublier si l'on veut continuer de vivre comme on l'entend.

— Vous... vous faites allusion aux histoires de fantômes, ou d'esprits malfaisants ?

— Pas vraiment, grogna le chevalier.

— Je vous prie de m'excuser. Je ne voulais pas vous faire passer pour un rustre superstitieux.

— Non, c'est de ma faute. Je devrais être moins... sibyllin. Mais honnêtement, je ne m'en sens pas le courage. Et puis ce n'est pas si terrible que ça, après tout. »

L'inspecteur Lawrence, replaçant sa pipe entre ses dents, ne continua pas la conversation. Il était évident que le noble n'allait pas dire un mot de tout ce qui se passait, s'il était au courant du véritable enchaînement des événements.

Il avait été envoyé par son supérieur hiérarchique dans le petit village de Tunderwall, dans le nord-est du Westmorland. Les paysages grandioses et abandonnés, cernés de montagnes couvertes de bruyère, de bouquets d'arbres luxuriants et d'étangs endormis auraient pu donner une véritable affiche de rêve pour amateurs de randonnées, de grands espaces et de folklore anglais, mais l'ambiance, déjà assombrie par des cieux lourds et froids, avait été horriblement gâtée par un double meurtre sordide. Un couple de paysans, les Somerset, avait été mystérieusement assassiné dans sa ferme. Ces régions éloignées étant depuis des millénaires un terreau fertile pour les histoires de spectres, les habitants du coin avaient montré très rapidement des signes de panique — car quelques mots peuvent faire pire que la plus horrible photographie, pour peu que le bouche-à-oreille s'en mêle. Très vite, d'épouvantables récits coururent la lande, des histoires de bête féroce, de vampires et de loups-garous. Des histoires de démons évadés des ténèbres infernales et enfermés des siècles auparavant dans des sanctuaires druidiques, qui avaient été libérés de leur prison de pierre par les travaux maladroits du pauvre Somerset et de sa

femme. Bien évidemment, les officiels de la ville la plus proche n'avaient pas apprécié ces remontées de croyances païennes, et avaient aussitôt intercédé en haut lieu pour avoir une aide capable. Erwin Lawrence avait donc été envoyé sur les lieux dans l'optique de frapper fort. Sitôt débarqué de la petite gare de Yorick, le vieux briscard avait pris une voiture qui l'avait déposé au manoir Robley à la nuit tombante.

Alors que la voiture repartait vers la ville, Lawrence était resté immobile quelques minutes devant le château ; et le château était resté immobile devant lui, peinture désespérée d'une campagne mélancolique, humide et blême. Le parc, d'une taille effarante, était entouré par un muret qui semblait aussi antique que le mur d'Hadrien. Le sol vallonné, recouvert de bruyères et de lichens roussâtres, était le pendant d'un ciel mystique, jauni, parsemé de nuées obscures qui s'effilochaient sur l'horizon stérile. Quelques oiseaux s'envolaient au loin, quelques grenouilles lançaient leurs appels enfiévrés dans les miasmes du soir pétrifié. Lawrence se dirigea, calmement et sans un frisson, vers la double porte noircie du bâtiment. En s'approchant des murs brunis par le temps, il distingua plus aisément les toits pentus d'une ardoise ancienne et moussue, ainsi que les détails des meneaux des fenêtres, tranchant sur les vitres sombres et impassibles. Le château, avec ses tourelles penchées et ses girouettes bloquées par la rouille, ne donnait pas des frayeurs, mais une lourde impression d'abandon total et immobile, comme si les bals populaires et les kermesses de village appartenaient à un passé révolu, lointain, ou que l'homme avait été pétrifié sur place, depuis des siècles, par on ne sait quel mystère naturel. Même la cloche de l'entrée résonnait d'un son sourd et minéral dans les corridors sans fin.

Le majordome qui lui ouvrit était dans le même état de délabrement que le reste de la demeure. Hâve, flétri, ses yeux brillants et rouges donnaient l'impression qu'il n'avait pas dormi depuis des années. Ses favoris blancs étaient clairsemés et soulignaient durement les creux de son visage fané. Il répondit à Lawrence d'une voix creuse, rauque, d'une voix qui n'avait pas émit de mots à haute voix depuis longtemps. Ensuite il le guida dans les couloirs étroits et humides de la demeure froide et sombre, jusqu'à un petit salon, où Lawrence avait enfin rencontré sir Wallace Robley, chevalier du roi, seigneur de Tunderwall. Celui-ci, à côté de ses deux domestiques aussi silencieux que des fantômes, avait l'air plus humain. Une petite trentaine d'années avait fortifié son corps sans le courber. Son costume était propre et net, sa chevelure noire et bien peignée, ses lunettes étaient de qualité. L'hôte invita l'officier de police à s'asseoir à ses côtés, partager un verre de scotch devant la flambée orange et rassurante, et rester au château durant le temps qui serait nécessaire à son enquête.

Le repas fut lugubre, la chambre était sombre et froide. Sous les édredons de plume, la nuit passa, morne et inconsciente.

II

L'affaire paraissait compliquée. Dès l'aube, après un petit-déjeuner frugal, Lawrence s'était rendu sur les lieux du crime. La ferme Somerset était à cinq ou six minutes de voiture à vol d'oiseau du château, au bout du parc du château Robley, mais il n'y avait pas de chemin direct : aussi le tour du parc par la route prit-il un quart d'heure environ, sur ces routes de terre défoncées. La ferme donnait la même impression de désolation que le château. Rien à l'horizon — même s'il était vrai que les collines le rompaient avant qu'il n'ait eu le temps de se perdre au loin. Aucune habitation, aucun signe de vie. L'inspecteur ressentit une curieuse sensation en regardant ces quelques bâtiments vides et isolés, comme déposés là et abandonnés par on ne sait quel géant amateur de modèles réduits.

Les pièces de la mesure semblaient figées sur place, aussi bien les granges ou les établis que les chambres. Seule la pièce principale donnait le sentiment d'une agitation récente. Deux bols sur la table, dont un avait renversé son contenu — du thé sans aucun doute, vu la couleur de la tache sur la nappe blanche — ; deux tartines

grillées maintenant froides, dont une avait été beurrée et grignotée ; quelques couverts sales ; les deux chaises à terre, dont une brisée à côté de la porte d'entrée. Du sang sur le sol, beaucoup de sang. Quelques éclaboussures sporadiques sur le mur et le plafond. Lawrence, voyageant d'indices en indices, reconstituait la scène petit à petit. Ils s'étaient levés, certainement aux aurores comme le font les paysans, avaient commencé leur repas solitaire. Le meurtrier était entré, et l'homme, qui devait être en train de se préparer pour sortir, s'était jeté sur sa chaise pour menacer l'individu et le repousser dehors. La femme, qui était encore en train de manger, avait sursauté et renversé son bol, puis s'était dirigée vers le fond de la pièce.

Il y avait une clef sur le sol, au pied de l'armoire. L'officier la ramassa, l'introduisit dans la serrure et fit jouer le pêne. Comme il l'avait deviné, il y avait une arme dans le meuble, un robuste et ancien fusil de chasse correctement huilé et bien entretenu, qui devait servir régulièrement. Évidemment, elle avait voulu se défendre, prendre ce fusil pour menacer leur agresseur. Mais elle n'en avait pas eu le temps.

Lawrence s'assit, se massa le front. Ayant extrait le dossier de la police de sa serviette, il se mit au devoir d'examiner les procès-verbaux et les photos. Les corps étaient affreusement égorgés. Pourquoi sort-on un fusil, quand on vit à la campagne ? Soit pour se défendre contre une personne elle-même armée, soit pour tuer un animal sauvage ou enragé. Un rôdeur se serait vite retrouvé chassé à coups de canne, par ses deux agriculteurs en pleine possession de leurs moyens, reposés et bien nourris, et rendus durs comme du bois par leur vie solitaire. Or, ils avaient voulu sortir le fusil.

Lawrence jeta un œil sur le rapport d'autopsie. Pas de blessures par balle, sur aucun des deux corps. Par contre, ils avaient été égorgés. Le policier soupira.

Sur le chemin du retour, dans la voiture du chevalier, l'officier de police, après quelques minutes perdu dans ses pensées, posa soudainement une question.

« Y a-t-il un cirque, ou une ménagerie dans la région ?

— Je ne pense pas, répondit Robley. Du moins je n'en ai pas eu connaissance. Vous pensez à un animal ?

— Oui.

— C'est absurde. Vous croyez qu'un fou... ?

— Non, je suis convaincu qu'il s'agit bien d'un animal. Certes, les corps n'ont pas été dévorés, certes ils n'ont pas paru endommagés par une bête, mais je suis sûr de moi.

Sir Robley lui lança un regard étrange, inexpressif.

— Cela fait bien longtemps qu'il n'y a plus d'ours ou de loups en Angleterre. Et vous pouvez toujours vous renseigner sur les ménageries ou les cirques, mais il n'y en a pas eu un ici depuis belle lurette. Il y a... trop peu de monde ici pour espérer faire des recettes.

— Je ne sais pas... peut-être un gros chien errant ?

— Je ne pense pas que...

— Regardez, j'ai trouvé ceci, collé sur l'armoire.

Il sortit de sa poche un petit sachet. Celui-ci contenait une touffe de longs poils bruns, collés ensemble avec du sang. Le noble tressaillit.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Des crins. Ils sont tellement durs que j'ai des doutes à penser qu'ils viennent d'un homme.

— Ça alors...

— L'animal a dû les perdre en se cognant sur le coin de l'armoire, en sautant sur la pauvre femme. Il y a un animal qui rôde par ici, sir Robley. Heureusement, la population étant très dispersée, il ne va pas y avoir beaucoup d'agressions à déplorer. Mais cela ne nous rendra la tâche que plus difficile. Il faut mettre cette bête hors d'état de nuire. »

Le pub était vide. Même le tenancier avait quitté la salle, pour balayer son arrière-cour. Assis devant son verre de bière, Lawrence restait planté là, perdu dans ses pensées, à tel point qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir. Un vieux paysan — du moins il en avait l'air — vint s'attabler à côté de lui et se mit à le regarder fixement. Au bout de quelques instants d'un silence profond, il finit par prendre l'initiative d'essayer d'engager la conversation.

« B'jour, monsieur.

Le policier parut se réveiller soudainement.

- Oui, bonjour...
- Vous êtes bien le policier ? C'ui qui vient pour enquêter sur ces pauvres Somerset ?
- Oui, en effet, répondit Lawrence, jouant franc jeu.
- Pauvres enfants. C'étaient de chouettes gens. Paix à leur âme.
- Je n'en doute pas.
- Et alors, vous trouvez un coupable ? continua l'autre avec un drôle de sourire.
- Hum... l'enquête est en cours.

Il se tut quelques secondes, remarqua le rictus de son interlocuteur.

- Vous avez votre idée sur la question ?
- Oh, c'que j'en dis, moi... je suis paysan, pas policier, moi. Je ne demande pas d'ennuis.
- Mais vous avez une idée.
- C'est des vieilles histoires, vous savez. Faut pas attribuer aux légendes ce qu'un homme peut faire.
- Et si ce n'était pas un homme qui était mis en cause ?

Le vieux se tortilla sur son escabeau.

- Bah, on peut pas vous en vouloir si vous vous intéressez aux fantômes, m'sieur. Après tout, c't une richesse de notre pays.
- Exactement.
- En fait, dans la région, on dit qu'il y a un *barghast* qui traîne. Ça fait très longtemps que cette histoire se dit. Mais on l'a pas vu depuis des dizaines d'années, alors bon, je ne sais pas trop.
- Et qu'est-ce que ce... barghast ?
- C'est un chien, un gros chien tout noir, qui erre sur la montagne et la lande à la nuit tombée. Il a des yeux comme des braises, qui brillent dans l'obscurité d'une lueur orange. Ses poils sont longs et ébouriffés. Il marche la bouche ouverte, la langue pendante, et souffle de la fumée.

Le vieux s'était levé et parlait de plus en plus fort. Il commençait à gesticuler.

- Sa langue est rouge comme du sang frais. Certains disent que c'est à cause de tout le sang qu'il boit ! C'est un chien de l'Enfer, il attaque tous ceux qu'il voit. S'il vous voit, vous êtes mort, sauf si vous êtes très loin, parce qu'heureusement il ne court jamais. Par contre, il peut faire des sauts de plusieurs mètres, comme un cerf.

Il parut se calmer d'un seul coup, et se rassit à la table, la tête baissée, en regardant autour de lui.

- C'est une histoire très intrigante, hasarda Lawrence.
- Oui, c'est une vieille histoire d'ici. Mais vous savez, tout ça c'est des bêtises. C'est comme les farfadets, ou ce genre d'histoires de bonne femme.
- C'est possible, admit l'officier.

- Bon, il faut que j’y aille, coupa le vieux en terminant son verre. J’suis bien content d’avoir pu faire votre connaissance, monsieur. J’espère que vous trouverez l’salaud qui a tué les pauv’ Somerset. Ils méritaient pas ce qui leur est arrivé. Dieu vous bénisse. »

Il quitta l’auberge sans autre forme de procès, sans même dire son nom, laissant Lawrence songeur, seul sur son tabouret.

III

La nuit était tombée. Curieusement morte le jour, la lande semblait se réveiller. Les crapauds coassaient, des insectes chantaient, et on entendait même des chats-huants lancer leurs plaintes lugubres dans l’obscurité protectrice. Seul, Lawrence déambulait dans le parc, sans aucune lumière, faisant confiance à ses sens et à l’éclat livide de la lune. Avançant droit devant, sans hésiter devant le sol bosselé, au risque de se tordre une cheville, il marchait, sans but, l’oreille aux aguets, attentif au moindre son. Un simple hurlement ou aboiement dans le lointain lui permettrait de savoir si son intuition était bonne.

Ce ne fut pas un aboiement qui lui fit détourner la tête, mais une course précipitée. Obéissant à un réflexe profondément ancré, le policier se dissimula rapidement dans un bouquet d’arbustes plus hauts que la moyenne — des genévriers, apparemment — noyés dans un massif de ronces. À une cinquantaine de mètres de lui, courant sous la lune, il distingua son hôte, sir Robley. Le jeune homme avait l’air essoufflé et perdu. Hagar, comme épouvanté, il trébuchait dans les bruyères, râlant d’une respiration étrange et chuintante. Lawrence eut la troublante et terrible impression qu’il était poursuivi et faillit s’élancer vers lui, mais il ne découvrit personne à sa suite, qu’il soit humain, fantôme ou démon.

Il parcourut ainsi le terrain vallonné pendant plus de cinq minutes. Enfin, une fois le château loin derrière lui, il se jeta dans un massif de broussailles et n’en ressortit plus. Le policier, qui l’avait suivi de loin, se jeta sur le sol et chercha son arme, mais il s’aperçut avec horreur qu’il l’avait oubliée dans sa serviette, où il l’avait rangée en rentrant de son expédition à la ferme Somerset. Les mains sur la tête, pétrifié, il attendit.

Il n’y eu aucun bruit, aucun mouvement. Le ciel, vierge de nuages, semblait curieusement clair pour les ténèbres qui régnaient. Les animaux de la nuit continuaient leur vacarme. La nuit semblait calme et sereine, trop belle comparée aux jours lourds et froids. Puis soudain, un appel retentit. Une sorte de plainte faible et tremblante s’échappa de l’enchevêtrement de broussailles et s’envola sur les collines désertes. Les ajoncs remuèrent. La plainte mua brusquement en grognements, baissant de deux octaves. Quelque chose sortit du massif en titubant. Lawrence écarquilla les yeux comme jamais il ne l’avait fait. Devant lui, à une vingtaine de mètres tout au plus, se dressait une bête impossible. Bipède, elle se tenait penchée en avant, bossue par la souffrance. Une crinière de crins brunâtres et emmêlés, parsemés de ces petites fleurs et feuilles qui poussent sur la lande, lui couvrait le cou et les épaules. Ses bras, interminables, lui descendaient jusque sous les genoux et se terminaient par des mains d’une longueur répugnante, ornées d’horribles griffes crochues. Des oreilles arrondies se dessinaient sur les côtés de sa tête, dont la face restait cachée à l’officier de police, la créature lui tournant le dos. Une queue courte, terminée par une sorte de pinceau de poils sombres, s’agitait nerveusement au bas de son dos. Elle tenta de lever ses bras mais ne réussit qu’à se plaindre, tremblante et épouvantée, dans le secret de la nuit. Les sons que sa gorge émettait étaient curieusement faibles, et donnaient une sensation étrange. Elle resta quelques secondes sur place, puis se tourna vers les collines et se mit à courir, tantôt sur deux jambes, tantôt à quatre pattes. Au bout de cinq minutes à peine, elle avait disparu derrière la ligne d’horizon.

Un quart d’heure, ou une demi-heure peut-être, Lawrence resta figé sur place, allongé dans les bruyères et

les mousses gorgées d'eau, sans faire un geste, effrayé, incrédule, sanglotant. La bête ne revenait pas. Il eut la tentation d'aller regarder dans le massif, voir s'il restait des traces de cet ahurissant événement, mais la peur lui serrait les tripes. Il fit demi-tour, courut, éperdu, vers le château. Il tomba une bonne demi-douzaine de fois. Enfin, crotté, haletant, il arriva à sa chambre, et tomba dans un fauteuil. Après avoir passé et repassé ces images fabuleuses dans son esprit, encore et encore, il jeta ses vêtements à même le sol, alla prendre une douche et se glissa en tremblant sous les édredons après avoir soigneusement barricadé la porte.

IV

Le chef de la police désigna une chaise à Lawrence, qui s'assit gauchement, les poings serrés, le visage contracté, en proie à une appréhension qu'il sentait justifiée.

- « Hum, inspecteur... c'est... c'est assez délicat. Je vous avoue que j'ai été plutôt surpris en lisant votre rapport.
- Je comprends, monsieur.
- Dès le début, je sentais cette affaire délicate. Vous avez bien pu vous rendre compte à quel point la population sur place est noyée dans la superstition. C'est pour ça que j'ai tenu à vous envoyer là-bas, vous comprenez. Vous êtes un véritable limier, Lawrence. Vous êtes ingénieux et capable. Vous avez fait vos preuves durant des années au sein de notre police.
- Je vous remercie, monsieur, souffla Lawrence, se doutant que le fonctionnaire essayait de diluer sa gêne de devoir remonter les bretelles d'un de ses agents.

Le chef du service fit une pause prolongée.

- Lawrence. Il est vrai que j'ai eu un petit doute au moment de vous envoyer là-bas. Vous êtes né à Londres, vous vivez à Londres depuis des années. En fait, vous avez passé votre vie entière à Londres. Vous n'avez pas connu le nord de l'Angleterre. J'aurais probablement dû choisir quelqu'un originaire de là-bas pour mener cette enquête ; quelqu'un qui aurait probablement eu moins d'esprit, mais qui... se serait borné aux faits. Je suis désolé, Lawrence.
- De... de quoi ?
- Le nord est hostile. Spécialement pour un londonien qui n'a jamais mis les pieds à la campagne. Et spécialement dans un endroit tel que Tunderwall.
- Je ne vois pas ce que...
- Le climat, Lawrence. Vous comprenez ?

Il avait un air ennuyé et profondément désolé. Lawrence avait l'impression de tomber en arrière en permanence, malgré qu'il fût assis.

- La vie est si... si dure, là-bas. Je ne parle pas de l'accès aux moyens de communication, de l'hygiène, ou d'autres futilités de ce genre. Je parle du *climat ambiant*. Vous saisissez ? D'évidence, vous n'avez pas réussi à vous adapter. Quelqu'un d'aussi doué, d'aussi intelligent que vous, qui a des facultés intellectuelles aussi puissantes, ne peut pas vivre dans un endroit aussi différent. Je pense que... l'ambiance vous est montée à la tête.

Lawrence était pétrifié.

- Je ne vois que ça, Lawrence. Sinon, comment expliquer cette histoire de loup-garou ? C'est de ma faute. J'ai voulu faire un coup d'éclat, envoyer mon meilleur homme sur place pour que tout soit bouclé en quelques jours. J'ai eu tort, et je le regrette. Vous êtes un de nos meilleurs atouts contre le crime, Lawrence. Je ne veux pas vous perdre.
- Je... je suis touché, monsieur, marmonna l'autre d'une voix blanche, les yeux perdus dans le lointain.

- Je comprends votre état d'esprit. Moi-même, une fois je me suis rendu en Inde, souffla le chef sur le ton de la confiance. Tout était si... si profondément différent que j'ai manqué d'en tomber malade en quelques heures. J'ai regretté de m'y être rendu ! Une fois rentré au pays, je me suis aperçu de mon... de mon *égarement*, si vous voulez, et je me suis calmé. Je peux vous assurer que, une fois le choc passé, vous en arriverez aux mêmes conclusions.
- Mais je suis convaincu que sir Robley... vous avez vu ? Ses terres vont être considérablement agrandies, avec celui des Somerset qui n'ont pas d'héritiers...
- Oui, oui ! Mais là n'est pas le problème, Lawrence. Le problème, c'est cette histoire de monstre. Je crois qu'il y a des histoires assez bizarres de chiens fantômes que l'on appelle *chiens noirs* là-bas, surtout juste à côté du Yorkshire. Je suppose que vous en avez eu connaissance, par un témoin ou — qui sait ? — par sir Robley lui-même. Le pouvoir de suggestion de certaines personnes, doublé de l'ambiance très particulière des lieux, a pu vous... vous faire délirer, ou rêver, je ne sais.
- Mais pourtant, les crins...

Le chef tordit ses mains d'un air agacé.

- Le crin ne fait pas le loup-garou, Lawrence. On le saurait, depuis le temps.

Lawrence se tendit sur son fauteuil. Voyant sa réaction, son supérieur s'adoucit.

- Allons. Vous êtes épuisé, Lawrence. Vous avez beaucoup voyagé. Nous savons tous que vous avez horreur des longs trajets. Le vent a parfois la réputation de rendre fou. Pourquoi pas ? Mais vous êtes revenu, maintenant. Et nous n'allons pas vous lâcher pour cette... cette brouille. Croyez-moi, un aussi excellent officier que vous a encore de très longues et fructueuses années dans nos services.

Il sourit franchement, puis se leva et tendit la main.

- Allons, Lawrence, il est temps que vous retourniez à votre bureau. J'ai donné l'ordre de vous déposer un dossier ce matin — une sombre histoire de meurtre. La femme d'un diplomate très important a été tuée près de Travistock Square hier soir, mais nous ne sommes pas sûrs qu'il s'agisse bien d'un rôdeur, comme le laissent penser les premiers éléments. C'est une affaire délicate, et je vous fais entièrement confiance pour la débrouiller. Bonne chance.

Il lui serra chaleureusement la main, et les deux hommes se levèrent, se dirigeant vers la porte du vaste bureau.

- Et... monsieur ? hasarda Lawrence. Que va-t-il se passer pour Tunderwall ?
- Ne vous tracassez plus pour tout cela. Votre enquête fait état d'un faisceau de présomptions assez troublant autour de sir Robley. Je vais faire en sorte de dépêcher des inspecteurs de la région sur ce cas. Ils le connaissent beaucoup mieux que vous. S'il y a quelque chose à trouver, ils le trouveront. Faisons-leur confiance.
- Bien...
- Je vous tiendrai au courant de nos progrès, si vous le désirez, proposa l'homme de loi.
- Je ne sais pas si... bon, si vous trouvez le nom du coupable, rien ne vous empêche de me le dire, n'est-ce pas...
- Exactement, répondit le chef avec un sourire chaleureux. Allons, il est plus que temps de se remettre au travail.
- Au revoir et merci, monsieur.
- Au revoir, Lawrence. Et tenez-moi au courant de vos progrès sur l'affaire Higgins. Certaines personnes haut placées me tiennent par le cou, aussi n'importe quel élément me contentera.
- Je vous rapporterai tout dès que possible, monsieur. »

Le chef referma la porte, alla se réinstaller confortablement à son bureau. Après s'être essuyé les yeux et pincé la racine du nez en lâchant un soupir, il rangea les rapports dans leur chemise qu'il glissa, l'air grave, dans un de ses tiroirs.

V

« Seigneur, l'affaire Somerset. Elle m'a suivi pendant tout le reste de ma carrière, cachée sournoisement derrière mon dos. Certains diront que cette histoire est devenue une manie chez moi, mais je suis convaincu qu'il y a quelque chose là-dessous. Je n'ai jamais eu la moindre nouvelle. Et je n'ai jamais osé demander à notre chef. J'ai peur qu'il ne comprenne pas, qu'il me demande pourquoi je ressors cette vieille histoire, maintenant que toutes ces années ont passé. S'il savait ! Je revois encore cette chose dans mes rêves, toutes les nuits. Toutes les nuits depuis près de *douze ans*. Vous vous rendez compte ?

« Oh, je n'ai pas à me plaindre, loin de là. Sur le coup, j'ai douté de moi, j'ai cru que le climat et le vent m'avaient réellement tapé sur le crâne, que j'avais halluciné. J'ai cru que je n'étais plus capable de rien, que j'aurais été incapable de retrouver un coupable même s'il avait une chemise pleine de sang de son forfait sur le dos. Je me suis fourvoyé. J'ai débrouillé cette affaire de crime en quelques semaines. Un très beau succès — le couronnement de ma carrière, en quelque sorte. Décoré par le Prince de Galles, une belle augmentation, enfin je vous passe les détails. Le chef était ravi, faut dire que lui aussi a su profiter de l'occasion. Et je me suis dit qu'effectivement, j'étais bien ici à Londres, et qu'il valait mieux que j'y reste. J'ai continué ma carrière, et j'ai très bien réussi.

« Mais je garderai toujours en moi ces souvenirs de Tunderwall. Je n'y suis jamais retourné, je n'y retournerai jamais. J'aimerais mieux mourir. Je suis convaincu que cette *chose* erre toujours la nuit, sur les landes et dans les collines. Parfois, j'ai peur qu'elle ne me retrouve, qu'elle ne vienne chez moi, qu'elle ne m'emporte dans je ne sais quel enfer rougeoyant. Mais il n'y a aucune chance pour que cela arrive. Mon rapport a été rangé dans des casiers qui prennent la poussière dans les greniers des archives. La bête ne m'a jamais vu ni senti, et n'a jamais eu conscience que je savais.

« Je ne sais pas ce qui s'est passé, si sir Robley a été finalement accusé, ou si le chef ne m'a dit cela que dans l'optique de me rassurer. Maintenant, j'ai peur des chiens, des gros chiens principalement. Au départ véritable phobie, les années ont effacé cette crainte, maintenant mes enfants ont même un petit roquet très attachant qui n'hésite pas à venir me voir — et je ne rechigne pas à lui gratter le ventre ou à lui ébouriffer les oreilles. Mais quand la lune est claire et que le ciel est vide, la nuit, que les hiboux lancent leurs plaintes discrètes, j'ai cette vieille peur qui remonte à la surface. Je n'en ai jamais parlé à qui que ce soit. Je demande à ma femme de fermer les volets.

« Je ne cherche pas à trouver une explication rationnelle à tous ces événements. J'ai peur, ridiculement peut-être, que cette explication ne me fasse plus de mal que de bien. Ce que je désirerais juste, c'est oublier tout ce que j'ai vu là-bas. Ces photos des corps et de leurs blessures étranges, de leur position, et la *bête* qui sortait de ce massif d'arbustes et de ronces. Même l'aspect des paysages et ce vieux paysan sympathique qui m'a donné un aperçu des légendes de sa région. Je voudrais tout oublier de ce que j'ai vu. Mais chaque matin je me réveille avec ces images dans les yeux, et je sais qu'elles me suivront jusqu'à mon dernier souffle. Dieu vous bénisse. »